

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) [Item](#)[46. Paris, Vendredi 22 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

46. Paris, Vendredi 22 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

13 Fichier(s)

Les mots clés

[Elections \(France\)](#), [Mandat parlementaire](#), [Musique](#), [Poésie](#), [Politique \(France\)](#), [Presse](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Vie sociale \(Paris\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

[46. Val-Richer, Lundi 25 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je reçus un billet de M. Molé à une heure pour me rappeler notre rendez-vous à la place de la ville l'Evêque.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°84/114-116

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 171-172-173-174, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/163-174

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
46. Vendredi 22 Septembre. 6 heures

Je reçus un billet de M. Molé à une heure pour me rappeler notre rendez-vous à la place de la ville l'Evêque. Je m'y rendis munie du journal. Avant de procéder à son portrait, je le priai de m'écouter attentivement, et je commençai par lui rappeler ses promesses à l'égard des journaux ; je lui rappelai ensuite sa visite, et je lui demandai, comment il pouvait se faire que j'eusse à attribuer à lui, à lui seul, le déplaisant article dont je venais me plaindre aujourd'hui. M. Molé me parût fort contrarié de ce sujet de conversation. Il me dit qu'il avait espéré à mon silence de tous ces derniers jours que je n'avais pas en connaissance de cet article, qu'il n'en avait pas dormi de 48 heures, qu'il comprenait mes reproches, & qu'il me donnait sa parole d'homme qu'il n'avait rien à se reprocher que d'avoir dit devant Pozzo qu'il m'avait trouvé malade & qu'il reconnaissait bien à cette indiscretion, qu'il avait eu parfaitement tort de le dire même à lui, mais qu'il me conjurait de croire qu'il était plus que malheureux de cet abominable article, qu'il lui était défavorable politiquement même, puisqu'il était de nature à vous blesser et de la façon la plus ungentlemanlike qui se puisse, que c'était du plus mauvais goût, de la plus maladroite intuition, enfin il ne tarit pas sur ce sujet. Je lui observai, que ce n'était pas de vous que j'étais venu lui parler ; que j'ignorais ce que vous pourriez penser de cet article, que c'était de moi qu'il s'agissait et qu'au lieu de la protection que j'étais en droit d'attendre de ce qu'il appelle son amitié pour moi, je me plaignais avec raison d'un manque pareil de respect et de convenance. Il protesta qu'il avait de suite enjoint à M. de Montalivet de faire à la presse & au temps, les admonitions. & les menaces nécessaires pour empêcher la répétition d'articles aussi scandaleux. Il me parut être très blessé de la presse surtout (je n'avais pas tenu cette feuille en main. On m'en avait lu seulement un passage.) Il recommença Pozzo, il recommença les insomnies, il me parut sérieusement peiné et fit tout ce qui était en lui pour détruire le mauvais sentiment avec le quel j'étais entrée chez lui. Je fus forcée d'admettre tout ce qu'il me dit, avec mille promesses pour l'avenir, au moins quant à ses efforts pour empêcher que cela se renouvelle. Il m'est impossible. d'entrer par lettres dans plus de détail sur ce sujet. Le Pozzo n'était pas seul, ce que j'ai su depuis, il y avait surtout le jeune homme que nous n'avons pas fort bien traité chez moi au sortir du dîner chez l'ambassadeur de Sardaigne. Ce qui m'a beaucoup frappé dans cet entretien est la véritable inquiétude qu'il ressent & qu'il montre à votre égard. Je vous réponds que cela est. Je me suis borné à cet égard à des observations très générales. J'ai dit que je comprenais la bonne guerre entre hommes politiques, et que celle-là puisse aller aussi loin que possible, mais que ce genre d'attaque me paraissait tout à fait au dessous de ce qu'on se doit

à soi-même et était de la plus mauvaise compagnie. M. Molé renchérit encore là-dessus et revint vingt fois sur ce sujet avec toutes les exclamations convenables. Voilà Monsieur ce que j'ai à vous rapporter sur mon explication de tantôt. Je trouve tout cela une bien mauvaise affaire. & plus j'y pense plus elle me vexe. jugez ce qu'on en dira au loin !

Samedi 23. Je n'ai pas pu continuer hier. Je reprends là où je vous ai laissé. Toute cette explication s'était passée sur un grand divan dans un cabinet vitré donnant sur son jardin. Il avait aussi toute la coquetterie imaginable à préparer son appartement pour me recevoir. Il est bien arrangé. Je passai quelques moments devant son portrait. Plus tard nous nous promenâmes dans le jardin toute cette visite me prit une heure. M. Molé ne me parut pas aussi gai aussi confiant que je l'avais trouvé quelques jours auparavant. Il ne se fit pas très implicitement aux bonnes dispositions que lui témoigne encore M. Thiers. Les deux premiers mois de la session prochaine lui paraissent devoir être très décisifs, & si les doctrinaires entendaient bien leurs intérêts. Ils devraient soutenir le gouvernement !

De la place de la ville de l'Evêque, je me rendis au bois de Boulogne, j'avais besoin de me remettre de cette mauvaise matinée. Je n'y réussis pas, tout ce qui m'agite me porte sur les nerfs & y reste longtemps. Je m'arrêtai chez la petite princesse, je lui parlai de ma matinée, & c'est là-dessus que j'aurais mille détails à vous donner qui ne peuvent pas trouver place dans une lettre. IL faut que je vous dise cependant que le hasard l'avait mis à même d'accepter l'exactitude de chaque chose que M. Molé m'avait dit sur ce sujet.

Ainsi c'est par le Prince Schönburg lundi à dîner chez M. de Pahlen qu'il à appris ce qui avait paru dans le Temps, et il m'a été pétrifié. Le mari l'a conté le soir même à sa femme. Comme un mouvement qui l'avait beaucoup frappé. C'est encore en présence de la petite Princesse que M. Molé avait fait le récit de sa visite chez moi, mais n'appuyant que sur que les vers de Lamartine m'ennuyaient. Pozzo et deux autres hommes étaient présents. Mon Dieu que je vous conte des détails ! J'en ai presque honte.

Je dînai mal, je fus un peu maussade après le dîner. Le soir la petite princesse, les Durazzo, tous les Pahlen & M. de Médem vinrent chez moi. J'essayai un peu de musique, mais elle ne va pas devant le monde, je me trouble et les idées, les souvenirs ne me viennent pas. Je quittai le piano, je fus toute la soirée un peu fidgetty connaissez vous ce mot ?

J'avais le pressentiment d'un mauvais réveil. Et en effet cette lettre attendue avec tant d'impatience et à laquelle je fais toujours aveuglement un si bon, un si tendre accueil, elle me chagrine bien ! Voulez-vous que je vous le dise, dès la matinée de votre départ j'ai prévu cela. Vous n'aviez pas un air de complète vérité ne m'annonçant le 26 comme le jour de la noce ; et je n'ai pas cessé d'avoir des soupçons depuis le moment où vous m'avez quittée. Ils sont devenus une fort triste certitude. Mais expliquez-moi bien clairement si vos occupations électorales vont remplir l'intervalle entre ceci & la noce ou si elles doivent inquiéter, même sur la noce. Je vous en supplie dites moi quelque chose de fixe, nommez moi une date afin que je sache penser & me réjouir franchement. Ne craignez pas que je vous détourne de vos devoirs par la moindre plainte ; ne craignez pas une mauvaise parole, par une mauvaise pensée.

Ah mon Dieu à qui croire sur la terre si je ne croyais pas en vous. Je serai triste, triste plus constamment triste que vous, car je n'ai rien qui me distraie du seul sentiment du seul intérêt qui occupe mon âme, mais je croirai que la vôtre retourne à moi, à moi toujours dans tous les instants que vous n'êtes pas forcé de consacrer

à d'autres soins et je le répète vous êtes heureux bien plus heureux que moi, car vous aviez d'autres soins ! Moi, je n'ai rien ! Vous m'avez dit qu'aussi tôt la dissolution prononcée vous êtes forcé de venir à Paris pour huit jours au moins, afin de voir votre monde, de vous concerter avec lui, votre tournée de province remplace t-elle cela ? Ne serait-elle avant, après ? Enfin je vous en prie soyez clair, bien clair dans ce que vous allez me répondre, moi je je serai bien sage, je vous le promets.

Midi. Les expressions de votre lettre me touchent, je viens de la relire. Oui, je serai tout ce que vous voulez que je sois, comptez là-dessus. Je serai tout bonnement triste, triste, pas autre chose. J'attendrai avec confiance, mais avec impatience. Vous permettez que je sois impatiente, n'est-ce pas ?

La petite princesse est partie ce matin, pour Maintenon avec son fils. C'est une partie d'enfance où elle va passer quelques jours. Ah comme j'acceptais avec transport ces parties là, comme c'étaient mes vraies fêtes ! Mon Dieu, que je suis isolée ! Lady Granville qui devait revenir aujourd'hui se remet à la semaine prochaine. Je n'ai pas de ressources de femmes. Je verrai à passer mon temps comme je pourrai. Quelle longue lettre !

Adieu, que d'adieux nous allons encore nous adresser. Il y en aura tant que je ne les aimerai plus. Ah quel blasphème ! je voulais dire que je serai lasse de les faire voyager toujours. Un peu de repos je vous en prie, du repos dans mon cabinet sur mon canapé vert. Ah mon Dieu ! Adieu.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 46. Paris, Vendredi 22 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-09-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/961>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur171-172-173-174

Date précise de la lettreVendredi 22 septembre 1837

Heure6 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024